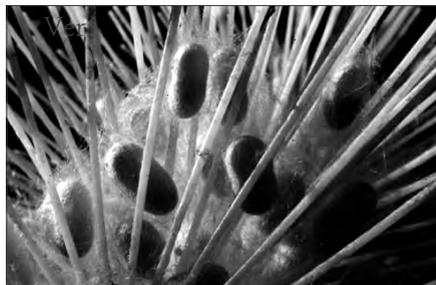


La sériciculture aux XIX^e et XX^e siècles

50 millions de vers chez soi

Minuscules, noirs et poilus puis grands blonds de 8 cm, ce sont les vers à soie ; ils ont accompagné l'intimité de nos anciens, n'hésitant pas à se blottir dans les corsages de nos grands-mères ou prospérant bien au chaud dans l'une des rares pièces chauffées de la maison. Bientôt il faudra encabaner et commencer à décoconner.



L'ÉDUCATION DU VER À SOIE originaire de la Chine (2600 avant J.-C.) se pratique dans le sud de la France depuis le XIII^e ou le XIV^e siècle ; il est cependant bien difficile de préciser l'époque à partir de laquelle elle a représenté une part non négligeable du revenu des foyers mollanais.

L'enquête de 1863 donne 1600 comme date d'introduction des cocons chez nos voisins buxois. Les édiles mollanais sont sur ce point plus évasifs, en annonçant que depuis un « temps immémoré » ou « depuis toujours » on élève des vers à Mollans. Une façon comme une autre pour dire qu'on n'en sait fichtre rien !

On peut penser toutefois que c'est à partir du XVII^e siècle que l'éducation du ver à soie a pris de l'importance. On trouve de nombreuses mentions de dons en cocons à la confrérie des pénitents blancs au XVIII^e siècle, au même titre que le blé ou l'huile ; c'est donc avouer que cette activité a pris rang au sein des ressources du mollanais d'ancien régime.

L'Ancien Régime

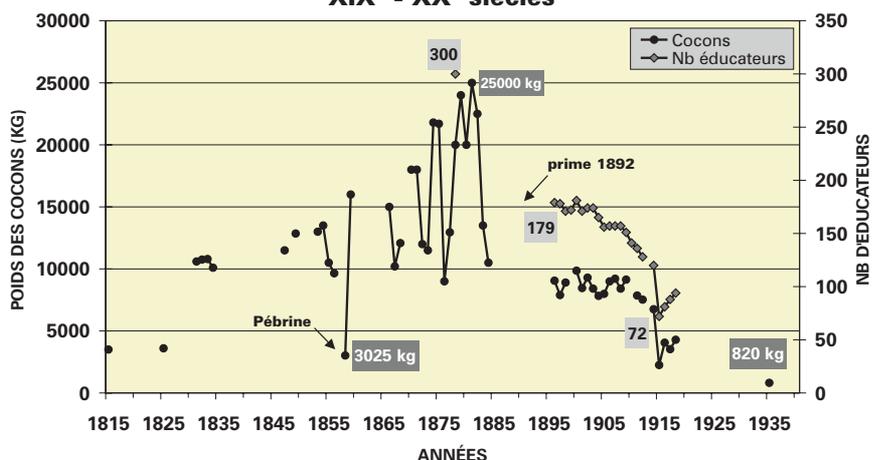
Les statistiques agricoles les plus anciennes dont nous disposons ne remontent pas au-delà du milieu du XVIII^e siècle. Le terme « apparence des récoltes » utilisé alors a quelque chose de désuet et d'actuel tout à la fois... On parle alors d'année commune, et

à Mollans, elle est de 120 quintaux (de 100 livres) soit plus de 5000 de nos kilogrammes, chiffre qui nous semble conséquent pour l'époque.

Les difficultés sont toujours les mêmes : lorsque l'éducation réussit au-dessus des espérances c'est la feuille qui manque et le bénéfice supplémentaire attendu est annihilé par des achats de feuille extérieurs :

« Plusieurs particuliers ont parcouru les endroits circonvoisins pour y acheter de la feuille de murier qu'ils ont payé bien cherement, encor n'en ont ils pas trouvé suffisamment pour la nourriture de leurs vers à soye de sorte qu'on a été obligé dans cette communauté de jeter la moitié des vers à soye, les uns plus, les autres moins, ce qui cause une perte considérable ».

PRODUCTION DE COCONS À MOLLANS XIX^e - XX^e siècles



Ce premier argent frais est très important dans l'économie villageoise : d'abord il représente plus de 20 % du revenu total, mais surtout en ces temps où les disettes ne sont pas rares il permet de rembourser les emprunts contractés pour acheter le blé manquant.

L'âge d'or de la sériciculture

L'âge d'or du ver à soie se situe, à Mollans comme dans la plupart des régions séricicoles, vers 1840.

Le ver à soie, ou *Bombyx mori*, se nourrit exclusivement de la feuille du mûrier. C'est cette gourmandise effrénée qui a modelé et le paysage et les hommes pendant plus de trois siècles. On a peine à imaginer les lignées de mûriers qui marquaient les confins des terres ; peu ou pas de plantations de plein champ, hormis une terre seigneuriale de quelques hectares. On trouve, en 1847, dans le canton du Buis (soit 21 communes) 43 683 sujets recensés. Mollans totalise à lui seul 25 000 arbres : Buis n'en compte que 6 000. En 1835 on en dénombrait 3 650 à Mollans, et donc une furieuse campagne de plantation a eu lieu dans les années 1840. Car ils sont voraces ces chers petits vers (5 à 8 cm tout de même à l'âge adulte). Une once de 25 grammes de graine produit environ 40 000 vers qui consommeront 1500 kg de feuilles en à peine un mois.

Mûriers nains, de mi-tiges ou hautes tiges se partageaient le paysage mollanais en 1847. Si au début du XX^e

siècle on ne ramassait plus que 150 tonnes de feuilles, n'oublions pas qu'en 1872 c'est 540 tonnes qui transitaient dans une ronde hallucinante sur les charrettes et charretons. Aujourd'hui je ne suis pas sûr qu'il reste 100 pieds de mûriers sur le territoire de la commune ; ils ont cédé leur place à la vigne et aux fruitiers, ou pire, aux cyprès bleus et autres pyracantha – s.v.p. par tendresse et respect pour la peine de nos anciens, plantons chacun un mûrier : il fait tout autant partie de notre patrimoine que l'olivier ou le tilleul, qui eux, sont abondamment célébrés.

50 millions de vers... chez soi.

C'est le nombre total de vers mis chaque année en éducation à Mollans (estimation). Voilà qui produisait un fameux bruit de mandibules, à la nuit tombée. On comprend facilement les peurs enfantines, dans l'obscurité à cette époque.

L'éducation du ver à soie occupe la maisonnée de fin avril à fin juin. Quatre mues successives vont transformer une larve d'à peine deux millimètres en un gros ver glouton de près de 8 centimètres. C'est vers le 20 avril que l'on met à incuber la graine, dans un endroit chaud, que l'on amène progressivement à 24 degrés. Le corsage des femmes faisait parfaitement l'affaire.

Peu après l'éclosion une once de graine occupe seulement 1 m², mais très rapidement c'est 60 m² de claies qu'il faut alimenter en feuilles, trois à quatre fois par jour. La chaleur et l'aé-

ration du local sont cruciaux pour le bon développement des vers, qu'il faut parfois trier et regrouper par classes (c'est pour cela que l'on parle d'éducation ! Non, c'est une boutade...).

Les *Conseils aux éducateurs* font partie de l'action commerciale des graineurs qui ont tout intérêt à ce que leur graine ait un bon rendement. C'est pourquoi une once de 25 grammes faisait parfois 27 ou 30 grammes. Ils n'hésitent pas à diffuser ces petits fascicules, régulièrement réédités, qui décrivent par le menu l'art de l'éducation.

Les années de crise :

1855-1870

Examinons d'un peu plus près les premières statistiques que nous avons relevées. Ce qui frappe immédiatement, c'est l'effritement de la production de cocons à partir des années 1850, à cause de l'infestation des éducations par la pébrine. Cette maladie ou maladie des corpuscules couvre le corps des vers de petites taches grises (en provençal poivre se dit *pebre*). Elle

Dans un coin de grenier, quelques canisses poussiéreuses, avec des armatures fixées directement dans les murs rappellent que tout mollanais s'adonnait à l'éducation des vers à soie, souvent de façon modeste. Ici c'est dans la maison de René Chauvet que nous avons photographié ces ultimes vestiges.





Encore en place, suspendues contre la cheminée pour profiter d'une douce chaleur vitale, les claies de monsieur Estève témoignent d'un temps où les vers à soie occupaient pendant quelques semaines toutes les pièces chauffées de la maison.

serait apparue en 1843 à Cavaillon et se répand comme une traînée de poudre dévastant d'abord les plaines humides. Le creux de la vague est atteint dans le département de la Drôme en 1857 : la production totale chute de moitié, soit 1 000 tonnes de cocons au lieu des 2 000 tonnes habituellement produites.

Nous ne connaissons pas la production mollanaise en 1857. Mais en 1858

elle passe de 9 000-13 000 kilos, année moyenne vers 1840-1850, à tout juste 3 025 kilos. C'est la crise.

Plus frappant encore est l'effondrement des rendements : de 25 kg de cocons par once de graine en 1847, on tombe à 3 kg en 1858. La diversification des approvisionnements en graine retarde l'infestation générale : on imagine facilement le désarroi du sériciculteur mollanais, ne sachant plus à quel pays se vouer.

Tout d'abord (1853-1854) c'est la graine d'Italie qui fait son apparition, puis en 1855 la « gâtine » envahit la majeure partie des provinces italiennes et piémontaises. Nos sériciculteurs renoncent alors à la graine italienne et se tournent vers l'Espagne, infestée à son tour.

Meynard, célèbre marchand de graine à Valréas, importe de la graine d'Orient dès 1856. D'après Balthazar Souvion, juge de paix du canton de Saillans, les vers d'Orient sont trop gros et trop mous et montent difficilement à la bruyère. De nombreux cas de fraude à l'œuf de poisson ou à la graine de pavot sont relevés. On importe de la graine d'Anatolie, d'Andrinople, de Smyrne, de Calamata, de Valachie, de Moldavie, de Perse ou de Géorgie, de Chine aussi. Brusset de Malaucène, Estève et Juignon de Nyons sont les principaux fournisseurs de graine étrangère.

En 1861 apparaît la graine de Bucharest, puis en 1866 les mollanais se tournent vers la graine du Taïcoum qui donne de médiocres résultats, puis enfin vers la graine japonaise qui produit des cocons verts assez résistants. Cette année là, on manque de feuille car 1260 onces de graine ont été mises à l'éclosion. La graine de pays se maintient ; elle vient essentiellement du canton de Séderon, mais ne représente plus que le tiers des graines mises à l'éclosion à Mollans. Les graineurs, comme on appelle les négociants, organisent la collecte dans l'arrière pays, à Vercoiran (Gabert et Constantin), Montauban (Charras et Vezean), Saint-Auban (Eysseric, Mollard et Marcellin), et Le Buis (Clément et Chauvet).

Un courte embellie : 1870-1890

À partir de 1870, la méthode Pasteur de sélection de la graine commence à porter ses fruits. Un graineur réputé comme Félix Chauvet du Buis obtient même une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1889. Les rendements retrouvent leur niveau d'avant l'épidémie. Mollans s'apprête à entrer dans un court âge d'or de la sériciculture. En 1879, 600 onces seulement sont mises à l'éclosion. La graine est à ce moment là exclusivement d'origine française.

Les éducations se multiplient : Mollans compte, en 1868, 125 petits éducateurs ; 75 font de la production « en grand ». Deux ans plus tard il y en a 260, et 80 font leur propre graine. 1883 est le point culminant : 306 familles, c'est à dire quasiment tout le monde, font du ver à soie.

Les plus gros producteurs mollanais disposent d'un grand espace pour les claies ; ils habitent souvent dans les fermes en campagne comme Jean Joseph Gleize et Jules Gamet aux Richard, Marius Chauvet ou Henri Meyer. Dans ces familles c'est plus de 150 kg qui sont régulièrement produits, parfois la récolte dépasse 200 kg soit une soixantaine de claies. La moyenne de la production par famille s'établit vers 1905 à 50-70 kg de cocons, ce qui suppose une à deux onces mises à l'éclosion.

La production monte à 25 000 kg en 1881 (Buis ne produit que 16 125 kg). Mollans est de loin (et depuis longtemps semble-t-il) la première commune productrice de cocons du canton. Sa production est d'ailleurs comparable à celle des meilleures villes productrices du département. Elle représente alors 1,25 % de la production drômoise.

La pesée officielle des cocons a lieu généralement entre le 17 juin et le 10 juillet. On consigne alors sur de petits cahiers d'écoliers le nom de tous les sériciculteurs et leur production. La fête de la Saint Jean est l'occasion de brûler des brassées de genêts provenant des cabanes, opération festive mais aussi purificatrice pour éliminer toute trace de maladies.

L'embellie de la fin du XIX^e siècle sera de courte durée. Les prix vont progressivement s'effriter, la soie d'importation concurrençant les productions indigènes. Le gouvernement vote une prime en 1892 (elle représentait 10 % environ du prix de vente), qui ne suffira pas à enrayer une décroissance cette fois-ci inéluctable. Le nombre de sériciculteurs diminue des deux tiers. À la veille de la Grande Guerre ils ne sont plus que 120. Les hommes partis, c'est un coup dur supplémentaire pour une économie en manque de bras et qui se concentre sur l'essentiel. Le niveau de la production n'est plus alors que de 2251 kg, pour 72 sériciculteurs.

Si les rendements demeurent bons les prix deviennent de moins en moins attractifs pour justifier une activité que concurrencent d'autres récoltes comme le tilleul, les cerises ou les « cocos ».



Bombyx, mori...turi te salutant

Les *Statistiques agricoles annuelles et plan départemental de ravitaillement* ne font que constater l'arrêt progressif de la production : 1924, « bonne récolte » ; 1927, « vers à soie bien réussis et vendus moyennement » ; 1930, « vers à soie peu abondants à cause du prix de vente peu élevé » ; 1931, « vers à soie en décroissance à cause de la mévente » ; 1933, « vers à soie délaissés. 820 kg vendus à 5,50 f ». 1934, « vers à soie abandonnés à cause des prix ». Point final.

Comme beaucoup d'agriculteurs pauvres, Louis Gabert, après avoir été apprenti à 15 ans à la fabrique de Mollans a quitté son village en 1928, pour aller travailler à la ville, à la Sipra, l'usine à soie artificielle, la rayonne, qui vient de supplanter définitivement la fibre naturelle.

Ceux qui sont restés continuent, par habitude certainement, ou par

Après avoir décoconné, Raoul Montaud, son frère Raymond, sa femme Paule, et sa mère Marguerite éliminent la blaze à l'aide d'une déblazeuse.

(Fonds R. Montaud)

nostalgie, à éduquer quelques vers ; pour le plaisir simple de pouvoir décoconner ensuite en famille, lorsque les soirées deviennent interminables.

❖ **JF COLONAT**

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons consulté : AD Drôme 56 M2, 56 M6, 56 M12, 56 M7, 56 M8, 56 M13, 56 M16 et 56 M17, ainsi que l'ouvrage d'H. Ozil, *Magnaneries et vers à soie. La sériciculture en pays vivarois et cévenol*, Éditions de Candide, 1986, 175 p.

OVITIA

Revue à périodicité expérimentale : 0,50 €

Responsable & coupable :

J.-F. COLONAT

26170 - Mollans-sur-Ouvèze